

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 3

Artikel: Onna veindzance
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-186874>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Prusse, puissance protestante, avait appuyé les observations présentées par les puissances catholiques; mais le Concile avait passé outre.

Aussitôt, les évêques prussiens, qui s'étaient longtemps opposés à la proclamation du nouveau dogme, se réunirent à Fulda, siège du plus ancien évêché allemand, et adressèrent aux catholiques de leur nationalité un appel les invitant à se soumettre aux décisions du Concile. Mais un certain nombre de professeurs de théologie des universités allemandes refusèrent la soumission demandée.

Dès lors, divers conflits entre l'Eglise et l'Etat, qui n'ont fait qu'augmenter de jour en jour et soulèvent aujourd'hui les plus vives discussions.

La Scène, de Genève, publie ces jolis vers que nous nous permettons de lui emprunter.

SI J'AVAIS DE L'ARGENT.

A mon vieil ami MARC PASCHOUD.

Dans le salon ainsi qu'à la cuisine;
 Dans la chaumière aussi bien qu'au manoir;
 Dans les bureaux de même qu'à l'usine,
 Un gousset plat nous montre tout en noir.
 Moi, second Job, je ne vois point en sombre
 Ce qui pour tous est un cas affligeant...
 De jours heureux aurais-je un plus grand nombre
 Si j'avais de l'argent ?

À dix-huit ans, amoureux d'Amélie,
 A son papa je demandais sa main.
 Mais j'étais pauvre : il rit de ma folie
 Et sans façon me traita de gamin.
 Deux jours après... reprenant l'équilibre,
 Je me disais, heureux d'être Gros-Jean :
 — Aurais-je encor le bonheur d'être libre
 Si j'avais de l'argent ?

Comme un richard, je crois être malade:
 Le docteur vient en mon pauvre taudis :
 — « Mon cher client, vite une promenade ! »
 Dit-il soudain sans nul salmigondis.
 Par ce moyen permis à mes finances,
 Il me guérit, cet homme intelligent !...
 Éviterais-je ainsi les ordonnances
 Si j'avais de l'argent ?

Si la fortune ignore ma retraite,
 D'un vieux copain j'y garde l'amitié.
 Que le destin nous choie ou nous maltraite,
 Tout entre nous est toujours de moitié.
 Ma main répond à la main qui la serre ;
 Le vrai bonheur croit en se partageant...
 Pourrais-je croire à l'amitié sincère
 Si j'avais de l'argent ?

Il me faudra bientôt plier bagage
 Et m'enbarquer pour un bord inconnu.
 Je partirai bien regretté, je gage,
 Pour ce pays d'où nul n'est revenu.
 Pas d'héritiers, cruels oiseaux de proie !
 Pas d'avocats de mes biens se gorgeant !...
 On pleurera... l'on serait dans la joie
 Si j'avais de l'argent !

LOUIS BOGEY.

Onna veindzance.

Quand bin lo bon villio catsimo d'Osterva dit
 que la veindzance est défeindia ai chrétiens dé

mémo qu'ài Jui, on tràovè tot parài dâi dzeins
 qu'ont portant étâ reçus, qu'on derâi que n'ont
 jamé recordâ clia demanda, et que font dinsè état
 de n'étrè ni chrétiens, ni pî Jui.

Gabiottet dévessâi menâ on moulo pè Lozena.
 Cé moulo qu'étâi eintetsi que dévânt, découtè lo
 catse-borré, étâi ézi à tserdzi; assebin Gabiottet
 ne sè pressa-te pas; et coumeint l'étiônt prâo
 accouâiti po menâ lo fémé, sè peinsâ que l'étâi
 prâo vito dè preparâ lo tsai lo matin, dévânt dè
 parti.

Dévâi lo né, lo dzo dévânt, quant l'est que l'a-
 brévâ lè tsévaux, ne sé pas se lè menâ ao borné
 pè la crinière, ao bin se lo lincou lâi tsequâ dâi
 mans à 'na dzevatâie que fe lo *Bron*, mâ tantiâ
 que cé tsévau eut la bianna dè cabriolâ, et on
 iadzo que sè cheinte libro, lo vouaiquie lavi ein
 léveint la coumeincoura derrâi, et ein faseint dâi
 débordenâies pî què lo lulu dè Pomplâie à la
 féta civiqua dè Lasarrâ. Ma fâi faille traci, et n'est
 qu'après avâi corratâ 'na demi-hâora, qu'on lo
 put racrotisi; assebin Gabiottet étâi reindu et la
 gardâvè balla à se n'héga.

Lo leindéman matin, faille don preparâ lo tsai,
 et tandi que lo vòlet coumeincivè dza à traîrè lè
 cllivettès po eingraissi lè z'assi, Gabiottet lâi fâ :
 Arréta-tè vâi on momeint ! faut que clia pesta dè
 Bron mè payâi se n'escampetta dè hier-a-né; te
 n'eingraissèrè que lè ruès dâo coté dè la *Grise*, et
 on s'ein fot que lè z'abots veréyont grâ dâo coté
 dâo Bron, tant pis por li, sarâ bin son dan. Lo
 vòlet n'eingraissâ don què dâo coté dè la cavalla,
 et quand lo tsai fut tserdzi et lè tsévaux appliyi,
 Gabiottet preind se n'écourdjâ, éclliattè onna pé-
 tâie ein faseint *hiu* ! et tot conteint dè peinsâ que
 cein verivè châ po la Grise et grâ po lo Bron, ye
 fe à stusse : Ora, tè ! te l'as stu iadzo te n'affèrè,
 villie rosse ! hardi, trace pî coumeint hiai se te
 pâo; et po lo puni bin mé, s'agueliâ onco su lo
 tsai, mâ tot d'on coté, po fèrè pèsâ la tserdze dè
 cé tsancro dé tsévau.

¹ L'enfant sous la neige.

Ce matin là il faisait un froid très dur. La neige qui
 menaçait depuis plusieurs jours était tombée toute la
 nuit, si bien que les toitures des maisons disparaissaient
 sous une belle ouate bien blanche et toute veloutée qui
 donnait le frisson aux plus braves.

Si un rayon de soleil fut venu moduler sa note claire,
 dans ce concert d'hiver, le regard charmé par le pittores-
 que du paysage se fut vite réjoui, mais le soleil, vaine-
 ment sollicité, s'attardait en route, aucune lueur n'éclair-
 rait le ciel gris, le temps restait lourd, chargé et sombre.

Que voulez-vous, c'était l'hiver, et le bon Dieu, qui
 nous ramène chaque année le printemps et les fleurs,
 n'a voulu que mieux nous faire sentir, par quelques vilaines
 journées, le prix inestimable du bonheur qu'il nous tient
 en réserve.

C'était un lundi, un jour que l'on eut bien fait, dans son
 intérêt, de ne point placer le lendemain du dimanche.

Il est de fait que le lundi, surtout si le dimanche a
 été agréable, on se lève plus tard que d'habitude, on
 éprouve quelque peine à se mettre au travail, cela coûte
 davantage d'aller au bureau, à l'usine, à l'atelier, à l'école.

Où ! à l'école surtout.